

RAPPORTS ENTRE CHERCHEURS SCIENTIFIQUES ET SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES DANS LA PHILOSOPHIE DE MICHEL SERRES

Yannick Georges Ayenon ACHY

Université Félix Houphouët Boigny

achygeorges5@gmail.com

Résumé

Cet article met en relief la place des recherches scientifiques dans nos sociétés contemporaines, dans la philosophie de Michel Serres. L'objectif de cet article exhibe la relation entre le chercheur et notre société actuelle telle que perçue par Serres. Ainsi, le dénouement de notre article tourne autour de la problématique suivante : Quelle est la place du chercheur dans notre société contemporaine selon la philosophie de Michel Serres ? Mais avant, nous nous demandons : Qu'est-ce qui était au fondement des relations entre chercheurs et sociétés ? Enfin, comment la société réagit au monde scientifique selon Serres ? Sachant que tout travail scientifique s'élabore à partir d'une méthode, nous avons adapté à notre article la méthode analytique. Cette méthode qui nous permet d'analyser tout sujet soulevé à partir d'une étude approfondie de chaque élément comportant un problème.

Mots-clés : *chercheur, relation, réseau, science, société.*

Summary

This article highlights the place of scientific research and our contemporary society in the philosophy of Michel Serres. Thus, the conclusion of this article revolves around the following problematic : What is the place of the researchers in our contemporary society according to the philosophy of Michel Serres ? But first, we ask ourselves : What was the basis of the relationship between researchers and ancient societies ? Finally, how society react to the scientific world today ? Knowing that any scientific work is elaborated from a method, we have adapted the analytical method to our article. This method, which makes it possible to analyze any subject raised from an in-depth study of each element involving a problem.

Keys-words : *researcher, relationship, network, science, society.*

Introduction

Combattu, exclu des affaires de la cité depuis plusieurs décennies, le chercheur scientifique ou le savant, joue un rôle primordial, important dans notre société contemporaine. Son apport, son impact est si patent, que tout se passe comme si la recherche est aujourd'hui un élément incontournable à la société. Cet apport incontestable des chercheurs à la société est probablement ce qui aurait poussé Michel Serres, philosophe

du XXe siècle, à réfléchir sur la place que pourrait avoir un chercheur scientifique dans la société. Dès lors, nous nous interrogeons de savoir : Quelle est la place du chercheur dans notre société contemporaine selon la philosophie de Michel Serres ?

Qu'est-ce qui était au fondement des relations entre chercheurs et sociétés ?

Comment la société réagit au monde scientifique aujourd'hui selon Serres?

1. Fondement des relations chercheurs et sociétés dans la philosophie de Serres

1.1. Homogénéité entre la science et la société

Parler d'homogénéité ici, entre science et société, revient à montrer l'unité, l'unicité, la communion, l'interrelation prévalant dans le rapport entre le monde scientifique et le public. En effet, Serres rappelait qu'au XIXe siècle, l'archétype du débat public obéissait à une certaine règle de complémentarité entre connaissances scientifiques et connaissances profanes. C'est-à-dire les connaissances du chercheur et du public. Tout savoir était lié à la vision du peuple. Le chercheur et l'individu lambda avait une vision commune du monde ; les esprits étaient en accord avec la doxa, l'opinion. Pour comprendre cette connexion du scientifique au peuple, Serres mis en lumière l'apparition et le développement du fameux traité de la mécanique céleste d'Henri Poincaré, publié au XIXe siècle et rencontrait l'adhésion de tous. Ce traité développait clairement la façon dont nous pouvions saisir le fonctionnement du système solaire, un système solaire régi par la loi de Newton. Méthodique et rigoureux, Poincaré réalisait cette prouesse à partir de la méthode déductive sur la totalité du mouvement universel. Par conséquent, l'on déduit avec Serres l'objectif initial scientifique à l'égard de la doxa : avoir une vision commune du monde avec le peuple. (Serres, 2020 : 62) affirmait : « L'origine de la science ressemble comme une sœur à celle des sociétés humaines. »

Serres exprimait sa pensée concernant le but originel de la science. Une science, qui, depuis son commencement, fût l'affaire du peuple et la société, le lieu de prédilection de la science.

De plus, Michel Serres avançait l'idée que cette vision homogène, unique et identique du monde était possible entre l'homme de science et le

passant de la rue à cette époque, grâce à l'idée de courroie. Une courroie dans laquelle, il voyait deux types : La courroie à amont et la courroie à aval. Soucieux d'éviter toute hâte dans notre analyse, puis utiliser ce concept à bon escient, nous devons comprendre d'abord avec Michel Serres le sens de "courroie" dans sa philosophie. En effet, Serres appelait "courroie" une sorte de bande ou de matériau de souplesse, résistante, qui servait à lier, à relier, à attacher ou à rattacher, à maintenir, ou, mieux, à serrer un objet A à un objet B.

Ensuite, pour représenter la courroie à amont, Serres fit une allégorie du cheminement scientifique de Camille Flammarion vers la société, voyant en Flammarion, le chercheur qui liait la science à l'opinion publique. En effet, Serres vit en Flammarion le promoteur, le vulgarisateur de l'astronomie au sein de la société, à travers la publication de son ouvrage "Astronomie populaire" apparu en 1880. Pour Serres, Flammarion a su enseigner au public, par une démonstration simple le mouvement universel en six parties. La première partie décrivait le mouvement terrestre sur lui-même et autour du soleil, ainsi que la formation du climat. La deuxième partie analysait la perspective d'habiter la lune et sa distanciation à notre planète terrestre. La troisième partie parlait de la composition du soleil. La quatrième partie évoquait le système solaire tandis que la cinquième partie montrait les fonctionnements des comètes et des étoiles filantes. Quant à la dernière partie, elle était le lieu des constellations physiques célestes. Cette méthode démonstrative de Camille Flammarion fût saluée par toutes les communautés nonobstant, leurs équations différentielles. Flammarion venait ainsi de faire exister et coexister le monde, uni, lié, entre chercheur et société.

Par contre, quant à Jules Verne, l'homme de science, Serres le voyait comme la courroie à aval de la transmission du savoir entre l'individu lambda et le chercheur scientifique. En effet, usant du terme "aval", Serres désignait dans ce contexte, la représentation d'un côté vers lequel descend un cours d'eau. Ou encore, ce qui se situerait dans la postérité au sein d'un processus. Il estimait à raison que Jules Verne, était le chercheur se faisant "l'ami du peuple" en allant vers le peuple, vers le citoyen. Verne constituait le côté, l'élément ascendant de la science descendant vers la société. Notre penseur prouve cette idée eu égard aux nombreux écrits fascinants de Verne. Des écrits ayant le don de faire voyager même un tiers instruit à travers le monde, en particulier le monde des océans. Parmi ses œuvres, nous pouvons faire cas avons du succès important de son ouvrage populaire "Vingt mille lieues sous les mers".

Un succès qui s'explique par son best-seller, désignant les Vingt œuvres littéraires les plus vendues au monde de tous les temps, après leurs apparitions, sur le site de sympa-sympa.com. L'ouvrage faisant découvrir des cours systématiques et systémiques de la biologie, des poissons. Cette époque permettait d'appréhender clairement la proximité des chercheurs d'avec les sociétés.

De plus, dans le domaine de la biologie, les manuels d'histoires des sciences naturelles devenaient de plus en plus accessibles à la compréhension de tous, y compris la compréhension des tiers-instruits, du public. En ce sens, le monde des êtres vivants tel qu'il fit imagé avec les espèces, enseignait une continuité entre le chercheur et le public. Cet enseignement de l'écosystème était concrétisé par la physiologie, l'anatomie et les autres sciences de la génétique moléculaire, l'ADN. Même son de cloche dans le domaine de la santé, avec le progrès de la pharmacologie, de la médecine et de la chirurgie. On assistait à une augmentation de l'espérance de vie, rendu concret par l'anéantissement de certaines maladies comme la variole. Ainsi jusqu'en 1974, selon un sondage réalisé par l'Unesco, le pourcentage des populations affirmant faire confiance à la recherche scientifique s'élevait à 45%. Tandis que le pourcentage des individus faisant fond sur la médecine s'élevait à 70%.

En gros, force est de constater au vu de ce qui précède, la vision commune, homogène du monde entre la science et la société, telle qu'expliquée dans la philosophie de Michel Serres. Cependant, toute vie n'étant pas linéaire, statique, une période de crise apparue au sein de nos sociétés contemporaines.

1.2. Une Coupure intrinsèque à la science

Après le temps de concorde, d'homogénéité prévalant entre la science et la société, le temps des crises voyait "maintenant" le jour. D'abord en utilisant, ici, l'adverbe de temps "maintenant", nous devons savoir que le mot est conçu à partir des concepts "main" et "tenant". Ce qui signifie ce que nous tenons en main. En effet, Par cet adverbe de temps, Serres analyse l'état du monde, caractérisé par une société en temps de crise, en temps de conflit avec le chercheur. Mais une crise qu'il impute à la science, lorsqu'il regarde de plus près ses mains. La marque de cette crise remonte à la rupture entre la vision astronomique du monde, la physique nucléaire et la société entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Autrement dit, Pour Serres, la première rupture tire son origine, son essence dans la

période chevaleresque de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle entre les quanta, la relativité et la société.

Dans cette vision, Michel Serres y décèle une cassure entre héros du paradigme de la relativité et ceux de la physique quantique, dont Jean Perrin, Poincaré, Einstein, Pierre Marie-Curie. Il explique cette cassure par l'abnégation des quanta à atteindre à tout prix leur objectif : créer une science moderne en refoulant leur intuition pour expliquer à la société leur théorie, permettant de décrire l'attitude de la matière à l'échelle des atomes. Et avoir une compréhension nette de la nature du rayonnement électromagnétique. Les quanta pensent que cette théorie est un élément indispensable pour tout individu désireux de savoir, connaître la physique contemporaine.

Or, la société n'étant pas suffisamment instruite sur la nouvelle théorie de la physique quantique, a désormais du mal à suivre la théorie des quanta. Le public commence peu à peu à se désintéresser de la science, tandis que dans le monde scientifique, c'est une émeute qui y règne. Cette rupture profonde du monde opposait de façon plus grande la relativité à la mécanique des quanta. Autrement dit, il existait d'une part la vision du monde astronomique et d'autre part, la vision du monde physique. Cette nouvelle vision divergente du monde scientifique est mise en relief par (Mansoulié, 2021 : 15) : « appliquer la relativité générale à l'échelle des particules conduit à des prédictions fantaisistes voire même pas de prédiction du tout. De même, poser la question quantique pour les trous noirs conduit à des paradoxes difficiles. »

Ceci montre la difficile entente orchestrée par la science, visible dans le conflit opposant la physique nucléaire au paradigme quantique. Par conséquent, le peuple n'arrivait plus maintenant à trouver des repères fiables vis-à-vis du chercheur.

Par ailleurs, nous constatons chez Serres, une deuxième coupure entre la science et la société. Il s'agit de la coupure idéologique. Dans sa conférence à l'université de Strasbourg, mis en ligne le 23 Mai 2017, et consulté le 12 Avril 2023, Serres explique la coupure idéologique, issue d'avant et après la seconde guerre mondiale. En effet, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, le savoir qui avait une influence sur la société était celle de la philosophie des lumières au XVIIIe siècle. Une philosophie impliquant une histoire de la philosophie, provenant de la civilisation gréco-romaine. L'idéologie de cette philosophie dominante développait une théorie du scientisme. Théorie qui consistait à faire

confiance à la recherche scientifique, de faire fond sur la découverte scientifique, à se confier à cette idéologie progressiste et optimiste. Ainsi, dès l'instant que nous accordons notre confiance à la science, au progrès, nous serons assurément dans une société meilleure, une société où la qualité de vie est de mieux en mieux. Il y a dans cette société scientiste le confort pour tous, la santé, un mieux-être, un futur meilleur. Puisque la recherche scientifique est dominée par l'amélioration des conditions de vie. (Zographos et al, 2002 : 31) reconnaissent : « La caractéristique de la plupart des contributions (au moins 90%) est qu'elles reposent sur des enquêtes de terrains ou sur des données épidémiologiques pour les questions de vieillissements ou de santé au travail, sur des observations. »

Mais, mal était d'ignorer le revers de la médaille, représenté ici par les effets néfastes du progrès scientifique, dont la plus symbolique est l'apparition de la bombe atomique à Hiroshima puis à Nagasaki. Et du passage de la bombe A à la bombe H. Cette apparition brusque, soudaine des inconvénients de la science provoquait une rupture gigantesque entre chercheurs et sociétés contemporaines. Contrairement à ce que la philosophie du scientisme nous faisait croire dans les établissements universitaires. Selon (Busino, 2002 : 99) ce scientisme est développé ainsi : « La première règle d'or donnée aux étudiants est une règle de distanciation, de rupture avec le sens commun, qui est supposée d'autant plus nécessaire que nous. »

Dès lors, on assistait à un exode massif des physiciens vers la biologie afin d'éviter le travail sur les atomes. Cette coupure idéologique provoque une rupture globale, totale. C'est-à-dire, toutes les couches sociales et scientifiques sont touchées par la crise. Les sciences avaient des problèmes de déontologie et d'éthiques, aussi bien chez les physiciens que dans les comités scientifiques de l'alimentation. Le Constat était patent, en ce sens que nous nous sommes fait berné par le progrès scientifique, lui-même en berne, la philosophie de l'histoire disparut, et les hommes se rendirent à l'évidence du prix à payer de chaque progrès. Comme le prix payé par Hiroshima, suite aux progrès des éléments de la physique.

Puis, de cette rupture avec la philosophie de l'histoire, est née une politique de gestion. Dans la mesure où (Baudouin, 2009 : 53) rend plus clair cette séparation entre technocrates et politiciens : « Autrement dit, l'opposition se nourrit des rapports de force mis en jeu dans la lutte pour le pouvoir entre technocrates et politiciens traditionnels. »

Poussés par le désir du pouvoir, politiciens et technocrates sont prêts à tout pour démontrer à la société leurs potentialités. Michel Serres nous faisait remarquer outre ces coupures, le déséquilibre existant entre sciences dures et sciences douces. En ce sens, il nous expliquait qu'à l'heure actuelle, les dirigeants et les hommes de médias ont tous été formés uniquement aux sciences douces, les sciences humaines. C'est-à-dire la psychologie, l'économie la sociologie. Pourtant ce sont les sciences dures qui transforment essentiellement le monde. Cette constatation était ignorée de tous, dans un monde où les sciences de l'homme divisent de plus en plus en plus nos sociétés. Ces sciences humaines utilisent leur théorie de l'information pour développer la rareté de l'information. Les médias annoncent au public, à la société ce qu'elle souhaiterait entendre. Cette rareté de l'information mis en exergue par le postulat que si une information sur une catastrophe est connue de tous, dans un lieu donné, les médias ne feront que répéter les mêmes informations. (Maisonneuve et *al*, 2003 : 18) justifient : « Avec raison d'ailleurs, puisque la collaboration recherchée entre médias et organisations ne pouvait se faire sainement en étant fondée sur cette approche propagandiste. »

Ainsi, l'information dans ce contexte devient proportionnelle à ce qui est rare.

Au terme de cette analyse sur le fondement des relations entre le chercheur et la société, nous pouvons reconnaître l'homogénéité qui régnait en maître entre scientifique et le public. Mais cette unité a fini par faire place à une cassure, une rupture, une coupure, intrinsèquement liée à la science. Cependant, est-ce une raison suffisante d'excommunier à jamais le chercheur de notre société contemporaine ?

2. Nouveau rapport entre chercheurs et sociétés

2.1. Une nouvelle relation basée sur l'idée de réseau chez Michel Serres

D'un point de vue épistémologique, Serres nous explique l'impact et l'apport que peuvent avoir les chercheurs dans la construction de la société. En effet, il développe cette pensée par l'idée d'un réseau, à partir de la communication. En effet il pense que la bifurcation des chemins, facilitatrice d'analyse et de réflexion profonde, devrait être utilisée dans toutes possibilités s'offrant à nous par les médias. Car, même ce qui y est con-flou favorise une synthèse, un lien, un contrat. Et qu'au fond, nous ne nous sommes jamais rétablis des formes pyramidales, issues de la

civilisation antique égyptienne, persécutrices des tombeaux pharaoniques. Cette forme de conception de nos sociétés anciennes est toujours d'actualité. Car, nos sociétés sont régies par cette forme pyramidale. C'est-à-dire une société composée d'un chef avec beaucoup de serviteurs, un roi avec énormément de sujets, un tyran avec beaucoup d'esclaves et un présentateur avec beaucoup d'auditeurs. Il y a tellement d'émetteur, que le réseau deviendrait une première façon de s'en sortir, de sauver le monde. Le chercheur qui se sert du réseau peut donc à partir d'une analyse et d'une synthèse, proposer des issues de sortie de crise pour la société.

Cependant, même si nous sommes confrontés à cette gouvernance pyramidale ancestrale, l'appel de Serres à user de plusieurs réseaux pour solutionner différentes crises, est entendu par certains gouvernements. Des gouvernements qui consentent des efforts pour la recherche scientifique, enjeu pour le progrès, le développement, en particulier, ceux de la Côte d'Ivoire et de l'Afrique du Sud. En effet, le gouvernement ivoirien consacre 0,35% de son produit intérieur brut à la recherche scientifique, selon les derniers chiffres de 2019 du fonds pour la science, la technologie et l'innovation (FONTSI), tenu lors du séminaire du 16 Novembre 2022 à Abidjan, puis, publié dans la tribune "Economie" du 17 Janvier 2022 sur Abidjan.net. Alors que l'Etat sud-africain produit selon (Bell, 2008 : 46) : « Dans ce cadre, la puissance de l'Afrique du Sud est évidente. Elle produit à elle seule près de 30% des publications en chimie et en ingénierie, de 30 à 40% en physique, de 40 à 50% en mathématiques, plus de la moitié en médecine clinique et en biologie non médicale. »

Ensuite, notre philosophe et académicien chercheur développe sa pensée en poursuivant sur la gouvernance des dirigeants politiques. Pour (Serres, 2020 : 97-98) : « Désormais, le gouvernant doit sortir des sciences humaines, des rues et des murs de la cité, se faire physicien, (...) Inversement le physicien, au sens grec le plus ancien, mais aussi le plus moderne, s'approche du politique. »

Grand savant du monde, Serres nous amène à saisir ici, l'importance de faire croiser les sciences "dures" et les sciences "douces". Des termes qu'il traduit du latin en français par "hard" et soft. Le tissage des sciences qui devrait constituer la finalité de l'art politique, le modèle politique. De plus, il représente à travers l'idée de synthèse dans le réseau, l'idée de lien, de corde. Un lien à la société lie de façon abstraite ou évasive dans

les concepts d'obligations, d'alliance. Michel Serres, en philosophe éclairé, en un scientifique, y voit la matérialisation du cordon qui attache, solidifie et fixe nos rapports, nos relations, fluctuant pour passer au stade de science dès le départ. (Serres, 2020, p.100) avoue : « Une science, dès sa naissance, associe indissociablement le collectif et le monde, l'accord et l'objet de l'accord. » Cette nouvelle science du réseau pourrait favoriser l'enseignement des élites et du primaire, parallèlement aux ignorances de certains gouvernants sur les sciences dures en consolidant une base solide pour l'éducation.

Ce réseau, par l'analyse qu'elle suscite, par la synthèse qu'elle exige, fait entrer la société, le monde dans une connexion à la science. (Ndiaye, 2009 : 14) qui saisit cette idée capitale, souhaite : « Cette série de réunions devait renforcer l'interaction entre chercheurs et décideurs et servir à mettre en place des mécanismes permettant de mieux accorder les besoins des décideurs avec les activités de recherche des scientifiques.

2.1.1 Influence des recherches scientifiques sur la société

Le progrès des rapports publics a pour obligation maintenant de prendre en considération les approches scientifiques, fondées sur la méthode et la rigueur. En clair, l'art communicationnel se révèle être insuffisante dans nos sociétés essayant tant bien que mal d'expliquer par la raison tous les procédés de l'activité organisatrice ou humanitaire. Ainsi, influencées par les sciences douces, les assises des rapports publics ont progressé pour inclure dans la société certaines méthodes de sciences, se servant ainsi de nombreux savoirs scientifiques, et des transferts dirigés vers un art, permettant de jouir de nouvelles découvertes des sciences dures. En conséquence, la recherche scientifique devient indubitablement un socle pour la société. Partant de ce constat, on assiste en 2013 à une amélioration des personnes agissant à temps plein dans les travaux scientifiques. De 1% de la population du monde en 2007, le nombre de chercheurs scientifiques passe à 7,8 millions. Ce qui représente une hausse de 21% selon le rapport de l'Unesco en 2021.

En outre, sur le plan relationniste, les théoriciens du relationnisme ont le désir de savoir les différentes composantes de la science à l'œuvre afin de l'appliquer dans l'acte communicationnel. Cette phase du progrès scientifique, du développement des sciences, dans les relations en société, est pratiqué dans bon nombres de disciplines, dont la communication d'organisation, au milieu du XXe siècle, suivant un modèle, marqué par l'empreinte des sciences dures.

De plus, l'évolution de la neurologie a favorisé une lumière nouvelle sur le fonctionnement des mécanismes cérébraux, convoités par la communication. En effet, désirant comprendre à tout prix la communication dans sa complexité, liée à la biologie affective, les chercheurs commencent à dévoiler les effets, les impacts et répercussions dans nos sociétés, des activités communicationnelles auxquelles se réfèrent la plupart du temps les relationnistes. Puis (Lafay et *al.* 2016 : 34) justifient : « Toutes ces réflexions sont importantes pour une analyse approfondie des données et pour en tirer des connaissances scientifiques. »

Dès lors, nous commençons à prendre conscience aujourd'hui des ressorts de la motivation, du traitement informationnel, de la conception de la pensée, voire de l'apprentissage assimilée des nouvelles notions scientifiques. Ce savoir des procédés cérébraux octroie de nouvelles pistes aux hommes de communications. Dans cette optique, nous considérons aujourd'hui grâce à l'évolution de l'imagerie en médecine, nous pouvons situer avec précision et perspicacité le siège de la vue, de l'écoute, du langage et de l'appréhension des mots. (Lafay et *al.* 2016 : 28) soutiennent : « Toutes ces réflexions sont importantes pour une analyse approfondie des données et pour en tirer des connaissances scientifiques. »

Dans le domaine environnemental, M. Serres le philosophe scientifique rejette d'abord l'idée d'environnement. Il justifie cette idée par le fait que cela revient à mettre l'homme au centre et à bouter le monde hors du cercle. Il réfute cette idée par la philosophie du droit, un droit accordé à la nature, au monde. (Serres, 2020 : 88) fait un : « Retour donc à la nature ! Cela signifie : au contrat exclusivement social ajouter la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité ou notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité et le respect (...) stercoraires. »

Par sa pensée, notre philosophe nous enseigne, enseigne au monde scientifique et à la société, l'idée que la nature est notre condition d'existence. Nous dépendons d'elle autant qu'elle dépend de nous à son tour. Ce contrat est un appui pour la société, fondement d'un nouveau droit, d'une symbiose vitale avec le monde. Ce contrat de la nature, appelé "contrat naturel" donne une dignité juridictionnelle au monde, à la nature et définit les obligations des sociétés contemporaines vis-à-vis de cette nature.

Conclusion

En définitive, dès lors que nous ferons cohabiter sciences dures et sciences douces dans la gestion de nos sociétés contemporaines, nous aboutirons encore plus à un effet plus conséquent que les chercheurs exercent déjà sur la société actuelle. Cette cohabitation prendra appui sur les fondements de l'ancienne société où régnait l'homogénéité entre le chercheur et le peuple, en donnant une nouvelle directive à nos sociétés. La place du chercheur n'est donc nulle part ailleurs que dans la société, en ce sens qu'il ne vit que dans la société, par la société et pour la société.

Références bibliographiques

- Baudoin Jurdant** (2009), *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*, Paris, éditions des archives contemporaines.
- Bell Stéphane** (2008), *La recherche scientifique et le développement en Afrique. Idées nomades*, Paris, Editions Karthala.
- Busino Giovanni** (2002), *Revue européenne des sciences sociales*, Genève, Librairie Droz.
- Flammarion Camille** (2009), *Astronomie populaire : description générale du ciel*. Volume 2, Paris, Flammarion.
- Khan Rahat Nabi** (1988), *La science, les scientifiques et la société : les attitudes de l'opinion publique à l'égard de la science et de la technologie*, Paris, UNESCO.
- Maisonneuve Danielle, St-Armand Yves et Lamarche Jean-François** (2003), *Les relations publiques dans une société en mouvance*, 3^e édition, Québec, Presses de l'Université de Québec.
- Mansoulié Bruno** (2021), *Physique en crises. Des multivers aux fake news*, Paris, L'Harmattan.
- Ndiaye Abdoulaye** (2009), *Chercheurs et décideurs d'Afrique. Quelles synergies pour le développement ?* Ottawa (Ontario), Centre de recherches pour le développement international.
- Serres Michel** (2020), *Le contrat naturel*, Paris, Flammarion.
- Verne Jules** (2012), *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Candes et Cyrano grands classiques.
- Zographos Meynard Hélène et Xavier Marc** (2002), *Entreprise et société : dialogues de chercheurs (e) s à EDF*, Paris, L'Harmattan.